

plus nuisibles qu'utiles aux pâturages, si l'on excepte cependant ceux qui pèchent par excès d'humidité.

On doit, autant que possible, éviter pour le cheval les pâturages arides, comme ceux qui pèchent par excès d'humidité. Il est aussi nuisible aux premiers qu'ils lui sont peu convenables; mais il ne peut quelquefois améliorer les derniers, comme la bête à laine, et par des moyens équivalents. Il y a généralement de l'avantage à l'admettre dans ces pâturages après le bœuf, et avant le monton, parce qu'il tient la milieu entre les deux par la manière dont il pince l'herbe; mais il est très essentiel d'éviter les temps humides, à cause de son poids et de la forme de son sabot, qui entre très aisément en terre lorsqu'elle est saturée d'eau, et y forme des trous dans lesquels la bonne herbe pourrit, se détruit, et se trouve remplacée par des plantes marécageuses. On remarque qu'il épuise et dessèche ordinairement les herbages les plus sains, tant par la nature de ses déjections que par la manière dont il pince l'herbe près de terre: aussi ne l'y admet-on qu'avec généralement beaucoup de réserve, lorsqu'ils sont bien administrés, et on lui consacre plus particulièrement, pour les mêmes raisons, ceux qui redoutent moins les effets de la sécheresse et des engrais fortement alcalins et peu onctueux.

La bête à laine préfère à tous autres, les pâturages secs et élevés, dont l'herbe est plus remarquable par sa qualité que par sa quantité. La bête à laine tond l'herbe plus près de terre qu'aucun autre animal, et elle la détruit souvent, soit en la broutant jusqu'au collet, soit en l'arrachant sur les prairies sèches sur lesquelles elle pâture.

Le porc recherche les prairies marécageuses et fangeuses, sur lesquelles il aime à se vautrer, à cause de l'humidité dont il a essentiellement besoin, et il y recherche avidement les racines tuberculeuses et les insectes. Le porc est essentiellement dévastateur, et, par les fouilles répétées qu'il pratique pour déterrer les racines et les insectes, qu'il recherche, il détruit souvent plus d'herbe qu'il n'en consomme, à moins qu'on ne lui fasse dans le groin une espèce d'anneau de fer qui l'empêche de fouiller sans éprouver une douleur qui le retient ordinairement.

On ne doit jamais admettre le porc dans les herbages de bonne qualité qu'on désire conserver; mais, lorsqu'on veut les détruire, il peut être employé utilement pour purger la terre de toutes les plantes à racines traçantes, charnues et tuberculeuses, qu'il détruit efficacement, ainsi que plusieurs insectes nuisibles qu'il déterre en fouillant. Comme nous l'avons dit déjà, les pâturages qui conviennent le mieux à sa constitution sont ceux qui sont marécageux; car il a le plus grand besoin de tempérer la chaleur et d'assouplir la rigidité de sa peau, en se vautrant dans les endroits frais et humides; et s'il paraît immonde, comme on le suppose assez généralement, c'est que l'eau dont il a besoin se trouve souvent souillée d'immondices qui sont réellement plus nuisibles qu'utiles à sa prospérité. On peut encore lui sacrifier les tréfilères qu'on a l'intention de défricher ensuite; il y prospère beaucoup et s'y développe rapidement; mais nous le répétons, l'eau et non la malpropreté est indispensable à sa santé, et les herbages garnis de mares, ou mieux encore, de sources et de ruisseaux, sont toujours à préférer pour le porc.

Le perchoir à poules.

Malgré les soins donnés dans les fermes et les basse-cours les mieux établies, à l'organisation et à l'entretien des poulaillers; malgré l'emploi, pour la construction des juchoirs, du bois de sapin dont l'odeur est antivermineuse; malgré l'usage fréquent du badigeonnage à la chaux, on ne parvient que très rarement à éviter l'invasion de la vermine qui fait le plus grand tort au développement de la volaille.

La nature des nichoirs, adoptés d'ordinaire, contribue surtout à propager cette vermine. Il en existe de plusieurs sortes et tous à peu près ont le même inconvénient. Les uns sont des paniers ronds de paille ou d'osier tressé, reposant sur le plancher, sur la terre recouverte de paille, ou accrochés au mur; d'autres sont formés par des cloisons en plâtre constituant un seul casier composé de cellules contiguës; d'autres encore consistent en boîtes de sapin.

L'expérience a démontré qu'il était préférable d'employer un autre genre de nid, fait en fil de métal et garni de foin ou de paille. Le grand avantage que présente ce nichoir est de laisser circuler l'air librement à travers sa légère charpente; grâce à cette disposition, la vermine s'y fixe difficilement et le nettoyage en est extrêmement facile. On s'étonne de l'hésitation, de la lenteur de nos cultivateurs à adopter les méthodes nouvelles; nous admettons, dans une certaine mesure cependant, cet attachement à la routine, lorsqu'il s'agit de machines compliquées, d'instruments coûteux; ce n'est pas le cas pour le nichoir que nous indiquons ici; il est à la fois très simple et d'un prix peu élevé.

Choses et autres.

Touffes d'herbes dans les prés.—Nous voyons parfois dans les prés quantité de touffes d'herbes que les bestiaux y laissent là où ils pâturent, soit parce qu'elles y ont pris un mauvais goût par suite d'une bouse de vache, d'un corps mort, soit aussi parce qu'il s'y trouve des plantes qui répugnent aux bestiaux.

Ordinairement on laisse ces touffes périr sur pied; mais il vaudrait mieux les couper avec la faux pour en faire de la litière ou les porter sur le compost.

Un pré où l'on rencontre quantité de ces touffes d'herbes indique qu'il demande à être labouré et cultivé pendant quelques années ou céréales, pour être ensuite semé en trèfle et en sainfoin.

La culture des fraises.—Dans un mois ou à peu près, ceux qui cultivent les fraises pourront en faire la cueillette, et en tirer profit, soit pour l'usage de la famille, soit pour les porter au marché. D'ici à ce temps le principal soin à prendre est d'enlever les courants, et c'est ce travail que l'on néglige le plus, à ce point qu'il nous arrive parfois de voir de grandes plantations de fraisiers entassés à l'exode, et qui ont poussé ainsi pendant trois, quatre ou cinq ans sans qu'on ait songé à les détasser; il y en a même de différentes variétés qui se disputent les unes les autres le terrain, et c'est par un heureux hasard et l'on peut obtenir le quart de la récolte en fraises que l'on aurait obtenu par de meilleurs soins.

Le soin de supprimer les courants est indispensable, si l'on veut que les pieds prennent de la force et préparent de beaux fruits. On se trouve toujours bien de le faire assidûment, sans les laisser prendre leur accroissement. Il est vrai, plus on en ôte, plus il en vient de nouveaux, parce que tous les bourgeons de réserve se développent dès que les premiers sont supprimés; mais ce travail épuise beaucoup moins le gros pied que ne le fait la nourriture qu'il est forcé de fournir aux courants qui s'allongent librement. Si, par épargne de pain, on veut laisser passer le premier coup de feu, et ôter les courants de